

Anthropologie et Sociétés



Josef GUGLER (dir.) : The Urbanization of the Third World, Oxford, Oxford University Press, 1988, 421 p., index des noms, index des sujets.

Pierre-André Tremblay

Volume 14, numéro 3, 1990

Le Japon : Culture de l'économie, économie de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015149ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015149ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1990). Compte rendu de [Josef GUGLER (dir.) : The Urbanization of the Third World, Oxford, Oxford University Press, 1988, 421 p., index des noms, index des sujets.] *Anthropologie et Sociétés*, 14(3), 142-144. <https://doi.org/10.7202/015149ar>

l'Asie du Sud. Raheja critique et, en dernière analyse, rejette cette proposition d'une idéologie inclusive et pan-indienne de la hiérarchie des castes et soumet une interprétation sémiologique qui permettrait, notamment, une conception intercaste plus spécifique et « au sens (de l'événement social) de varier selon les contextes ».

Ainsi considérées, les relations de réciprocité (*jajmàni*) ne sont plus déterminées et gouvernées uniquement par des principes antinomiques de pollution et de pureté ou encore d'interdépendance économique (de paiements de services), mais par un complexe système de dons situés dans le contexte rituel dans lequel ils ont lieu et que l'auteure appelle « ritual centrality ». Selon cette idée, la caste qui domine le village du point de vue économique — c'est-à-dire celle qui possède le plus de terre puisque, comme partout en Inde du Nord, la terre est la richesse principale — cette caste sera au « centre conceptuel » de l'organisation rituelle. Elle transmet la plus grande partie des prestations et assure ainsi le bien-être et la prospérité du village. Par voie de conséquence, elle devient le « point de référence idéologique » de toutes les autres castes, et ces dernières continuent d'occuper des positions rituelles inférieures.

Chaque chapitre présente les différentes circonstances dans lesquelles ont lieu les échanges de prestations. De plus, l'analyse du « centralisme rituel » de Raheja s'étend à plusieurs cérémonies annuelles associées à la maladie et à la mort, et même aux multiples rites de passages. Dans tous les cas, les prestations sont accomplies dans un contexte religieux. Il ne s'agit donc pas d'une ethnographie détaillée du mode de vie de ce village indien, mais de l'analyse d'un épiphénomène. Pour cette raison, le modèle de l'auteure ne s'applique pas à d'autres situations sociales, par exemple les cas de contextes non religieux. Ainsi, contredisant la notion de dominance selon les critères absolus de rangs (du moins dans le cas du village d'étude de l'auteure), les brahmines semblent relégués au rôle secondaire d'officiants. Voilà une vision des castes pour le moins déconcertante.

L'auteure présente ses hypothèses de manière convaincante et son approche théorique est très bien définie quoique souffrant, pour qui s'intéresse à la société indienne en général, d'un réductionnisme un peu affligeant. En outre, la profusion de détails touchant les événements religieux, l'utilisation constante (et sans glossaire) de termes génériques et les nombreuses références aux textes anciens n'en font pas un ouvrage de lecture aisée. Mais, en dépit de ces faiblesses de traitement, l'apport théorique est frais et stimulant et l'analyse aussi raffinée qu'efficace. Bref, le livre de Raheja devrait relancer un débat sur les castes que la complaisance académique avait, depuis quelques années, rangé parmi les « affaires classées ».

Robert Beauchemin
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Josef GUGLER (dir.) : *The Urbanization of the Third World*, Oxford, Oxford University Press, 1988, 421 p., index des noms, index des sujets.

Il n'est pas facile de survivre dans le monde compétitif de la recherche et de l'enseignement universitaires. L'originalité s'impose, mais les canons académiques représentent

des contraintes avec lesquelles il n'est pas facile de composer. La question est alors de savoir ce qui aura le plus de poids, de l'acceptation par les pairs ou de la recherche des particularités personnelles. Le livre de J. Gugler est une illustration de ce dilemme.

On pouvait s'attendre à ce que l'ouvrage d'un chercheur confirmé par la qualité de ses travaux présente des points de vue nouveaux ou, à défaut, des analyses plus perspicaces que la moyenne. Le lecteur exigeant n'obtiendra pas satisfaction sur ce point. L'organisation du livre est en effet tout à fait classique, voire banale. Le chapitre qui compose la première section rassemble les données géodémographiques nécessaires pour qu'on envisage l'urbanisation des pays en voie de développement comme un phénomène historique d'envergure. La deuxième section (deux chapitres) porte sur l'exploitation des masses rurales par les villes, alors que la troisième (quatre textes) aborde les questions difficiles du marché du travail urbain et de la migration rurale.

Les sections suivantes considèrent la ville plutôt que les rapports entre la ville et la campagne. La quatrième traite en deux chapitres du logement, accordant une attention particulière à la situation des classes défavorisées. La cinquième s'arrête aux stratégies déployées par les participants du « secteur informel » : fait rare, un des trois chapitres porte sur la division sexuelle du travail. Les trois chapitres de la sixième section effleurent la question de l'« organisation sociale » (quartiers, contrôle social). La dernière section, la plus longue (six textes), s'intitule : « Les modèles d'intégration et de conflit politiques ».

Ainsi charpenté, le livre donne ce qui pourrait être le plan typique d'un cours introductif à la sociologie de l'urbanisation. Simple, clair, sans originalité, il ne risque pas de soulever une polémique ni de choquer par ses partis pris. En fait, bien malin qui arrivera à découvrir dans ce plan l'approche théorique du directeur de collection. Kuhn a dit que c'est dans les manuels qu'on retrouve la « science normale » : s'il a raison, on peut penser qu'on a ici un bon énoncé du paradigme dominant de la sociologie des villes du tiers monde. Seule la dernière section, consacrée à la politique et aux mouvements sociaux, permet de trouver une spécificité à ce recueil. Elle indique à la fois quelle direction ont prise, ces dernières années, les recherches sur l'urbanisation et quelles sont les préférences du directeur de la collection. Autrement dit, même s'il n'y a plus rien d'extravagant à se pencher sur la politique urbaine dans le tiers monde, le fait qu'on puisse y voir quelque chose d'original indique tout de même que les courants dominants de la discipline sont loin d'avoir tous intégré le phénomène.

Heureusement pour les lecteurs éventuels, on doit s'empresse d'ajouter que les auteurs réunis dans ce livre comptent parmi les plus connus du domaine. La qualité des contributions est très grande : plusieurs sont d'ailleurs des classiques, d'une lecture obligée. Peut-être cela explique-t-il pourquoi on retrouve dans ce livre récent des articles parfois assez anciens.

On doit cependant déplorer l'absence d'auteurs originaires des pays qui font l'objet de ce livre : l'énorme majorité des collaborateurs provient en effet de l'Europe et des États-Unis. On peut donc se demander ce qu'il advient de la recherche dans les pays de la périphérie. Qui connaît un peu le sujet sait qu'on y retrouve suffisamment de bons chercheurs pour qu'on s'attende à en lire quelques-uns dans des publications de calibre international. En procédant de cette façon, on aurait peut-être réussi à faire une place plus juste aux divers continents et, ainsi, à compenser la sur-représentation de l'Amérique latine et de l'Afrique.

Ces jugements sont-ils trop négatifs ? Pas vraiment. Si la construction et bien des traits de ce livre sont sans surprise, cela lui garantit une large écoute et, après tout, ne fait que reproduire les distorsions du champ disciplinaire. La plupart des textes sont tout à fait pertinents et intéressants. On peut donc prévoir qu'il sera largement utilisé. Mais qui veut

se renseigner sur la fine pointe de la recherche, sur les perspectives nouvelles et les approches innovatrices sera déçu.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Philippe DESCOLA : *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1986, 450 p., bibliogr., index, cartes, tabl., dessins de l'auteur.

Le titre de cet ouvrage peut apparaître quelque peu ésotérique. L'auteur n'en révèle la signification qu'à la toute fin du texte lorsqu'il écrit que « c'est ce que les Achuar conçoivent comme la culture », en ajoutant que « ce que nous appelons ordinairement nature peut être représentée dans certaines sociétés comme élément constitutif de la culture » p. 401). Le matériel ethnographique à la base des analyses de Descola a été recueilli chez les Achuar de la partie équatorienne de l'Amazonie, sur une période de trois ans, entre 1976 et 1979. L'auteur en a tiré une thèse de doctorat préparée sous la direction de Claude Lévi-Strauss, mais il reconnaît aussi l'influence marquante de Maurice Godelier. Plusieurs passages du volume sont des réquisitoires contre le déterminisme écologique de nombreux anthropologues américains ayant travaillé en Amazonie (Lathrap, Denigan, Meggers, Gross, Ross, etc.), en particulier contre la fameuse contrainte « protéinique ». Descola prend à contre-pied la thèse de ces auteurs voulant que la faible productivité de l'écosystème de la forêt amazonienne, plus spécifiquement en ce qui a trait à la biomasse animale, soit responsable de la faible densité démographique que l'on y rencontre.

La démonstration de sa propre thèse anti-déterministe est fondée sur une méthodologie à la fois qualitative et quantitative, dans l'application de laquelle il reconnaît les influences respectives de ses deux maîtres à penser, d'où la division du volume en deux grandes parties. La première, intitulée « La sphère de la nature » et composée de trois chapitres (« L'espace territorial », « Le paysage et le cosmos », « Les êtres de la nature »), accorde beaucoup d'importance aux conceptions achuar et à leur mythologie. La seconde, intitulée « Faire, savoir-faire et satisfaire : du bon usage de la nature », traite, à l'aide de nombreuses données statistiques, de la composition des unités domestiques (« Le monde de la maison »), des principaux secteurs de production, soit l'agriculture par essartage (« Le monde des jardins »), la chasse (« Le monde de la forêt ») et la pêche (« Le monde de la rivière »), et est complétée par deux chapitres sur « Les catégories de la pratique » et sur « Les critères du bien-vivre ».

La démarche écologique de Descola se fonde essentiellement sur l'analyse minutieuse de deux sous-ensembles écologiques en territoire achuar : les « biotopes » riverains des « vallées alluviales » et les « biotopes » des « régions interfluviales » ayant des caractéristiques différentes sur le plan de la productivité. La thèse écologique déterministe voudrait que la nette différence de productivité en faveur des premiers amène aussi, comme corollaire, une densité démographique nettement plus élevée. Or, il n'en est rien ; les deux types d'habitat présentent une densité démographique faible (0,44 h./km² et 0,08 h./km²), inférieure à la capacité de charge du milieu. Pour parvenir à ces conclusions, l'auteur